

ancient and all too modern and hypercontemporary. It is a poem that thus, via the very minimality of its manner, gives a 'portrait' eloquent, beyond its own language, of the ruin and destruction heaped upon woman, who yet maintains a dignity and a courage models for us all. Dramatised, choreographed, as are so many of Liliane Atlan's poetical or prose writings – she is after all a major and original voice in the world of modern theatre (from *Monsieur Fugue ou le mal de terre* to *Un opéra pour Térézin* and *Les mers rouges*) –, her work vacillates in a yet fluid continuity of style and intention between the oneiric and the quotidian, the visionary and the almost purely 'musical', the elliptical and the abruptly clear. That the metaphysical persists in the midst of the implacably mortal is not, in the work of Liliane Atlan, the sign of an empty and airy transcendence: on the contrary, it is something struggled for, earned, projected as that necessary feasibility, that horizon of love and improbable 'praise' of being, beyond its disturbing contrasts and tribulations, that can lead, just imaginably, to a 'happiness' the spirit lets go of at its peril. Here, in conclusion, is 'Peuples d'argile':

Je voyais des êtres se métamorphoser, ils étaient morts mais  
quelque chose les travaillait, peut-être étaient-ils de l'argile  
sculptée par une main qui ne se montrait pas, une main faite  
de leur propre chair qui n'en finit pas de se recommencer.

To read Liliane Atlan is to enter that realm of awful and yet uplifting strangeness entered through the door of trauma and amazed terror, left in an aura of forgiveness and caress, however painful, however equally amazingly lived as a path of transformation of self, and, perhaps, other.

**Marie Étienne.** *Dormans*. Paris : Flammarion, 2006. 223 pages. 17 euros. ISBN 2-08-068952-5.



auteure d'une vingtaine de titres – recueils de poésie : *La longue* (1981), *Le sang du guetteur* (1985), *Katana* (1993), *Roi des cavaliers* (2002), proses : *La face et le lointain* (1986), *Les soupirants* (2005) et romans : *Clémence* (1999), *L'inconnue de la Loire* (2004) –, Marie Étienne nous offre une œuvre étrangement diversifiée et diversement étrange. *Dormans* s'insère dans cette double étrangeté, à la fois modale, esthétique, et ontologique, affective, psychique, et théâtralise récits oniriques, carnets délicatement expérimentaux mais centrés sur l'expérience,

simultanément, de ce que Bonnefoy appelle les « choses du simple » et de ce que l'on peut considérer comme des beautés construites, formelles, humaines, sonnets dits « du ciel », ou narrativement orchestrés. La gamme des fascinations est large et assez étonnante dans la mesure où le banal côtoie le sublime, le physiologique le subtilement mental, ce qui fait que nous finissons par les fusionner, par hésiter à distinguer esthétiquement ou éthiquement entre traces quasiment transparentes dans leur simplicité et cette « turbulence » qui peut jaillir des viscères et de l'inconscient. « Nécessité de la clarté dans l'incompréhensible, dit Étienne, le langage, l'écriture, comme une lampe à huile que l'on promènerait sur les parois originelles ». La vastitude des phénomènes de l'univers complète ainsi celle de notre psyché, dehors et dedans vécus comme lieux – mieux, lieu unifié – d'une expérience de notre « inachèvement », l'indicible profondeur d'une « contemporanéité de tout ou presque » – indicible que la poète cherche, non pas à stabiliser de façon artificielle, mais plutôt à respecter dans le surgissement instinctuel que, pourtant, caresse et explore la main qui écrit. Flottant dans leur atmosphère non contextualisée, les poèmes de Marie Étienne ne sont, toutefois, ni ésotériques ni plongés dans un symbolisme délibérément complexifiant. « Platement » discursifs ou elliptiquement frêles, ils parviennent à garantir un échange qui libère texte et lecture, ceci en rapport sans doute avec ce « décalage constant avec ce que je suis en train d'écrire ». Si ce qui nous frappe, ce sont les différences entre, par exemple, les « Sonnets du ciel » et « Le roman de la nuit », pour Étienne « la grande affaire est en effet de fabriquer un texte unique qui coulerait comme une eau vive sans jamais s'interrompre » – ce qui permet au livre lui-même de puiser dans ces continuités, cette « fresque [...] fracassée », une différence, une curieuse mêmeté faite des ruptures et distinctions, à la fois stylistiques et affectives, psychiques, de notre totalité ontologique.

Un recueil hautement personnalisé qui témoigne de cette persistance et de cette honnêteté qui caractérisent toute l'œuvre d'une femme qu'il faut lire.

**Michael Bishop**  
*Dalhousie University*